

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

C. MICHELET

Georges Villars (Légende de Nendaz)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 12-14

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Georges Villars

(*Légende de Nendaz*)

« *Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire...* »

De tout le jour, le feu n'avait pas cessé. Puis, ce fut la mêlée horrible, où l'on s'étreignait sauvagement quand la proximité rendait les armes inutiles ; et l'on s'égorgeait et l'on mourait sur une terre étrangère pour une patrie qui n'était pas « la » patrie.

Les rangs s'éclaircissaient et, dans la plaine immense, s'entassaient les cadavres. Au carré des Suisses mercenaires, l'espoir était mort, disparue la belle foi en la victoire qui fait les cœurs vaillants et les soldats intrépides. Le crépuscule venait ; il ne voilait que des blessés luttant encore pour vendre leur vie et rester dignes des traditions.

Il se battait toujours, Georges Villars, le jeune troupiier. Les camarades, un à un, tombaient, mouraient. Lui, accablé d'une fatigue extrême, tenait encore. Il pensait à ses Alpes, à sa vallée, à son torrent, et soudain son âme s'emplit d'un immense désir de revoir les choses chères, les paysages aimés. Et la mort était là, presque inévitable, partout autour de lui ; dans l'air même qu'il respirait, sifflaient ces petits plombs méchants dont la rencontre est fatale.

Alors, le découragement le prit. Il voulut ruser avec la Mort. Il se coucha sur le champ du combat et se couvrit des cadavres de ses frères d'armes, immobile, s'identifiant aux morts, fermant les yeux pour essayer de tromper l'horreur de se sentir au milieu de tous ces corps rigides.

... La nuit, maintenant ; une nuit lumineuse d'Espagne, aux astres purs, aux rayonnements intenses.

Georges Villars attendait encore dans son lit de cadavres

que la rafale eût passé, que le combat se fût éloigné. Et soudain, voici que de ces formes éteintes, tout près de son oreille, une voix sortit, une voix lugubre, la voix d'un mort inconnu, qu'il tirait à lui pour se couvrir, une voix aux intonations étranges, avec des accents d'Audela sinistre: « Vivant apeuré, soldat poltron, pourquoi cherches-tu un refuge parmi nous ? Lève-toi, va combattre. Ta fin n'est pas ici ; tu iras mourir à « Tortin » au torrent « Beh » !

Oh ! cette voix tragique ! et ces noms familiers prononcés par un compagnon d'armes qui venait de rendre ses comptes à Dieu, né sous un autre ciel et n'ayant jamais vu le Valais ! Il était pourtant bien éveillé, lui, Georges Villars ! Un frisson de terreur le secoua tout entier.

Il finit par retrouver son courage et il reprit ses armes. Au Torrent Beh, de Tortin ? C'est là qu'il irait mourir ? Comment donc ! D'un moment à l'autre, la fournaise de la bataille pouvait l'engloutir, sur cette terre d'Espagne, loin, bien loin de Tortin et de son torrent...

N'importe, maintenant il sentait en lui un fluide électrisant : il irait droit devant lui, comme un brave, il ne chercherait plus à fuir la mort. Il rejoignit les débris de son régiment et se battit en héros.

Le sort l'épargna, et la guerre terminée, Georges Villars reprit le chemin de la Suisse ; il revit son hameau paisible, au charmant vallon de Nendaz, taillé dans le granit des Alpes et enrichi de précieuses beautés.

Faut-il dire qu'il lui souvenait toujours de la nuit d'Espagne où un cadavre avait retrouvé sa voix pour lui faire une étrange prophétie ?

Le soldat redevint paysan. Et comme il pensait à s'établir, il voulut avoir une maison bien sienne ; il se mit à bâtir. Des années avaient passé depuis son retour. Dans les premiers temps, il redoutait les voyages à Tortin, le bel alpage au fond de la vallée. Puis, le train ordinaire

de la vie y nécessitant maintes fois des visites, la terreur qui, pour lui, s'attachait au torrent fatal s'était atténuée ; il ne songeait plus guère à l'éviter. « D'ailleurs, pensait Georges, n'arrivera que ce qui plaît à Dieu ».

Sa nouvelle maison n'attendait plus que le faîte. Or, une journée d'été, Georges Villars, monté sur son cheval, se dirigea avec des ouvriers vers l'alpage de Tortin, où le bois était beau, et où il n'y avait qu'à choisir. L'ancien soldat se sentait heureux ; son rêve allait bientôt se réaliser.

Altéré par les rayons d'un soleil brûlant, Georges Villars sauta de sa monture pour apaiser sa soif ; il s'étendit pour boire à même le ruisseau qui courait près du chemin, — c'était au torrent Beh — mais il ne se releva plus. Ainsi s'accomplit la prophétie du mort inconnu d'Espagne.

Georges Villars était le dernier représentant d'une ancienne famille du pays. La maison commencée fut achevée par ses héritiers et peut se voir encore à l'entrée de Haute-Nendaz, vieille de quelque trois siècles, brunie aux rudes caresses des vents d'hiver, ayant abrité des générations de braves gens.

La vallée conserve le souvenir du héros d'Espagne. Dans l'ancienne église de la paroisse, dont Georges Villars fut un grand bienfaiteur, une fresque intéressante consacrait la mémoire du soldat légendaire en retraçant son histoire.

Et sans doute, son nom vivra bien longtemps encore dans le pays, puisqu'il est resté attaché au quartier du village où Villars habitait. Il est seulement un peu déformé par le patois qui a mué Villars en « Veà » ; puis le dialecte nendard répugnant à l'emploi des consonnes, le V s'est vocalisé et le mot est devenu Ouaz, tout simplement.

C. MICHELET